

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :  
A LA CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue Impériale, 47  
LYON  
Écrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. »  
Trois mois..... 3 » 50 c.  
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

## REVUE THÉÂTRALE

### GRAND-THÉÂTRE IMPÉRIAL.

Mercredi dernier, devant une salle comble, a eu lieu la reprise de la *Juive*, ce chef-d'œuvre d'Halévy dont nous étions privés depuis si longtemps.

Les trois principaux rôles, tenus par M<sup>me</sup> de Taisy, Delabranche et Marthieu, garantissaient une belle interprétation, et c'est ce qui est arrivé.

M<sup>me</sup> de Taisy, dont on ne saurait trop louer la belle voix et le talent achevé, a joué et chanté le rôle de Rachel d'une façon irréprochable et qui est certainement du domaine de la perfection. Il y a longtemps, bien longtemps que l'on n'avait entendu chanter ce rôle avec autant de passion véritable dans le jeu et de charme dans la voix ; c'est pour M<sup>me</sup> de Taisy un beau pendant aux rôles d'Alice, de Valentine et de Juliette, en attendant qu'il nous soit donné de l'entendre et de l'applaudir dans l'*Africaine*.

M. Marthieu, dont le puissant organe étonne parfois l'auditeur, a pu développer à l'aise les brillantes qualités qui le distinguent. La célèbre cavatine du premier acte a été chantée par lui comme on ne saurait mieux la chanter, et les bravos unanimes qu'il a recueillis étaient la juste récompense de son talent. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, M. Marthieu s'est soutenu sans faiblir et a parfois vivement impressionné son auditoire, surtout au quatrième acte lors-

qu'il implora le juif Eléazar. Plus d'une femme dans la salle essayait ses yeux humides de larmes.

M. Delabranche, qui chantait pour la première fois le rôle d'Eléazar, s'en est tiré à son plus grand honneur.

Parfait comme jeu, il a soulevé par son chant de véritables tonnerres d'applaudissements, et, rappelé à chaque acte, ainsi que M<sup>me</sup> de Taisy et Marthieu, il peut classer ce rôle au nombre de ses meilleurs.

Seul, M. Barbot, visiblement indisposé, n'a pas répondu entièrement à l'attente du public dans la sérénade, si pénible du reste, du premier acte. Mais, dans le trio et le duo du second acte, il s'est relevé et a bien chanté. M. Barbot est un artiste de talent et de savoir ; excellent dans tous ses rôles, nous ne doutons pas qu'il ne prenne une belle revanche à la prochaine représentation.

M<sup>lle</sup> Moreau, dans le rôle de la princesse Eudoxie, a déployé sa voix charmante et a eu bonne part des applaudissements du public. Le duo du quatrième acte avec Rachel a été parfait.

En somme, c'est un bel ouvrage de plus au répertoire et avec lequel la Direction est sûre de faire recette pendant longtemps.

Nous regrettons que le défaut d'espace nous contraigne de renvoyer à plus tard le compte-rendu de l'*Ambassadrice*. Nous nous bornons à constater un fort joli succès pour MM. Danguin, Anthelme et Barbot, ainsi que M<sup>les</sup> Singelée, Dartaux et Vigourel.

Félicitons aussi M. D'Herblay de l'activité qu'il déploie pour varier nos plaisirs et nous

offrir un spectacle attrayant et toujours nouveau.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

A l'occasion du bénéfice de M. Montbazon, notre premier rôle de drame, nous avons eu la première représentation de trois pièces nouvelles, deux vaudevilles et un drame, le *Drame de la rue de la Paix*.

Cet ouvrage, qui fut publié en feuilleton par l'*Événement*, est très-émouvant, les caractères y sont bien dessinés, et sur la scène on suit avec intérêt les péripéties nombreuses d'une intrigue bien conduite.

M. Montbazon, dans le rôle de l'agent de police Vibert, s'est fait une tête remarquable : à son entrée en scène, on ne le reconnaissait pas. Malheureusement pour ce rôle, les auteurs ont cru devoir supprimer dans le drame l'amour que M<sup>me</sup> Vidal inspire à cet agent passionné de son art, et c'est dommage, car il en résulte une scène d'irrésolutions lorsque Vibert hésite entre son devoir et son cœur, dont M. Montbazon eût tiré un grand parti.

Dans ces conditions, l'intérêt se reporte sur Albert Savary, le meurtrier présumé de M. Vidal. M. Laty, à qui ce personnage était confié, a fait une fois de plus preuve d'un talent hors ligne. Je ne veux pas laisser passer l'occasion de féliciter cet artiste pour le soin consciencieux qu'il apporte à l'étude de ses rôles. A de rares exceptions près, tous les genres lui sont bons. Affreux en traître, séduisant en amoureux, enivrant en artiste, respectable

*A. H. Maguire*

au besoin en homme sérieux, comme par exemple dans les *Inutiles*, son talent se plie à tous les genres et s'identifie à tous les caractères. Il est vrai de dire que M. Laly est la coqueluche de tout le public des Célestins.

M. Ménéhand, dans le rôle amusant de Demouche, était chargé de la partie comique de l'ouvrage et s'en est bien acquitté. Ce type d'auteur à la recherche d'un sujet, et qui, en attendant de trouver son héros, prend des notes et mesure la hauteur des croisées, a soulevé de francs éclats de rire.

M. Cazaubon a une physionomie trop bienveillante. On se figure plus de sévérité dans un visage de juge d'instruction; mais sa bonne diction efface et fait oublier cette imperfection qui n'en est pas une.

M<sup>lle</sup> Smith, artiste de talent, est toujours bien placée; mais néanmoins, dans cet ouvrage, elle a impressionné plus vivement que de coutume, et ce n'est pas peu dire.

Le *Drame de la rue de la Paix*, interprété comme il l'est, nous paraît devoir fournir une jolie carrière.

En revanche, *Fleur-de-Thé* et les *Inutiles* menacent de désertir l'affiche. Espérons que la Direction les donnera encore de temps en temps le dimanche au moins, car la vogue de ces deux succès, si différents de genre, est encore loin d'être épuisée, et si l'on cesse de les jouer, c'est pour qu'ils laissent la place à d'autres nouveautés, mais non pas parce que le public se lasse d'y venir.

Pour terminer, nous empruntons au *Midi artiste*, journal de Toulouse, admirablement renseigné sur les faits et gestes des théâtres de toute la France, des renseignements sur quelques-uns des anciens pensionnaires de nos deux scènes, certain qu'ils ne pourront manquer d'intéresser le public :

M<sup>me</sup> Meillet, que nous ne regrettons pas, grâce à M<sup>me</sup> de Taisy, est à Bordeaux, en compagnie de M<sup>lle</sup> Baretti, notre ex-chanteuse légère, et de Peschard.

Miral et M<sup>lle</sup> Erambert sont engagés à Rouen.

Dufrène chante *Haydée* au Havre, tandis que M<sup>lle</sup> Bléau y chante les *Diamants de la couronne*. Abandonne-t-elle le grand opéra ?

Roussel chante *Norma* à Toulouse.

A Marseille, M<sup>me</sup> Thais-Petit joue l'*Abime*.

CAHIER

A.-L. MAQUAIRE.

MADAME GUIMET

MORTE A DIX-HUIT ANS !

PAUVRE JEUNE FEMME !

La vieillesse ne se compte pas par le nombre des années; il est de jeunes vieillards et de vieux jeunes hommes, la perte de nos facultés nous rend invalides.

On est vieux la veille de sa mort; il est des invalides de naissance et des vieillards de tout âge.

LABIE.

POÉSIE

Nous nous faisons un devoir de reproduire les strophes suivantes, détachées d'une magnifique pièce consacrée par M. Henri de Bornier à la gloire de François Ponsard. Cette pièce a été récitée au Théâtre-Français dans une représentation organisée au profit de l'érection du monument destiné à honorer le noble et brillant souvenir de l'éminent poète dauphinois.

A LA MÉMOIRE DE PONSARD.

FRAGMENT.

Quelle est ta première héroïne,  
Sanglante sous son voile noir ?  
Chrétienne, elle eût été Pauline,  
Martyre d'un autre devoir;  
C'est Lucrèce ! La tyrannie  
Inflige en vain l'ignominie  
A ce front pudique et charmant;  
Il saura, le vainqueur infâme,  
Que le dernier cri d'une femme  
Réveille un peuple par moment

C'est vous, Agnès, douce victime,  
Pour qui le devoir fut obscur,  
Dont le bonheur fut le seul crime,  
Cœur déchiré, tremblant et pur;  
C'est toi, vierge aux héros pareille,  
Petite-fille de Corneille,  
Sœur de Camille et de Ginna,  
Qu'on n'ose louer ni maudire,  
La seule dont on a pu dire:  
C'est l'ange de l'assassinat !

Parfois le poète énergique  
Savait joindre le rire aux pleurs  
Et jetait un éclair tragique  
Sur le vif tableau de nos mœurs :  
Quand il nous peint l'horrible angoisse  
De ce pauvre cœur que tout froisse,  
Si fier sous l'habit indigent,  
On admire, en craignant sa chute,  
L'Honneur héroïque qui lutte,  
Et qui triomphe de l'Argent !

Vous voici maintenant, marquise,  
Devant qui déjà nous plions,  
Vous dont les yeux, la grâce exquise,  
Rendent amoureux les lions;  
Mais prenez garde aussi vous-même !  
Le cœur, sous le nouveau système,  
S'attendrit comme sous l'ancien;  
Quand on veut n'être pas ingrate,  
On est plus vite démocrate  
Qu'on ne le croit, songez-y bien !

A la force unissant la grâce,  
Le poète, voulut un jour,  
Essayer sur le luth d'Horace  
Les molles chansons de l'amour.  
Mais bientôt avec Galilée,  
Au sein de la voûtée étoilée  
Elevant son âme et ses yeux,  
Il voulut, pour le drame austère  
A qui ne suffit pas la terre,  
Tenter la conquête des cieus !

Poursuis, poète ! L'œuvre est bonne;  
Il faut atteindre les sommets  
Où la beauté calme rayonne,  
Où l'ombre ne monte jamais;  
Devant ton aile plus hardie,  
Devant ta pensée agrandie,  
D'autres horizons vont s'ouvrir;  
Quelque chose est en toi peut-être,  
Que les hommes vont mieux connaître:  
Il faut encore... Il faut mourir !

\*\*

Pourquoi mourir, à l'heure où s'élargit la route ?  
O vous tous, ses amis ! vous l'aimiez trop sans doute.  
Les poètes heureux irritent le destin,  
Il frappe avant le soir les élus du matin !...

## LA ROSIÈRE DE LA RUE SAINT-DENIS.

## II

Il existait, en 1845, au coin de la rue du Ponceau et de la rue Saint-Denis, une mansarde, et dans cette mansarde une jeune fille... ou plutôt un oiseau ayant pris forme humaine.

Du matin au soir elle jetait aux quatre vents du ciel l'écho joyeux de sa gaité.

Elle avait dix-sept ans : elle s'appelait Fortunée.

Il y a des noms qui sont une ironie et qui mentent cruellement à leur signification.

Fortunée était à peine âgée d'un an lorsque mourut son père ; et, comme la tombe appelle la tombe, la mère au bout de quelques mois s'en fut sous la terre rejoindre son mari.

Il ne restait pour famille à l'orpheline qu'une pauvre vieille tante, infirme, qui pareille à une lampe sans huile, s'éteignit un matin laissant l'enfant à l'abandon.

Quelques voisines, à l'âme bonne, s'inquièrent de son sort. Grâce à leurs soins elle vécut et grandit.

Le vent d'orage qui brise les vieux chênes, courbe sans l'endommager le roseau fragile.

Des malheurs qui avaient assiégé son berceau, Fortunée ne s'en souvenait plus... ou si parfois l'image de ses parents morts se représentait à sa pensée, cette image se montrait entourée d'une auréole, comme celles que portent au front les figures de la Bible, et n'altérait en rien la sérénité de l'enfant.

Il est un âge pour la joie comme pour la douleur.

Ceux qui l'ont connu alors sont d'accord sur ce point qu'elle était joyeuse autant qu'on peut l'être à dix-sept ans, qu'on possède une jolie figure et dix doigts infatigables au bout des bras.

Son métier, car il lui fallait un métier pour ne pas mourir de faim dans cette immense ruche parisienne où elle se trouvait isolée, son métier était plein de charme et de poésie.

L'œuvre que faisaient éclore ses doigts était une œuvre joyeuse et qui avait l'heureux privilège de réjouir à la fois le cœur et les yeux.

Fortunée fabriquait des fleurs.

Assise tout le jour, et parfois bien avant dans la nuit, devant sa petite table de bois de peuplier, elle façonnait ces mignonnes roses pompons qui rivalisent d'éclat et de fraîcheur avec les filles du rosier que le soleil de juin rougit dans nos parterres.

Plus d'une grande dame, plus d'une marquise payait à prix d'or le droit de mêler à ses cheveux les fleurs charmantes créées par Fortunée.

Et pourtant la pauvre ouvrière, malgré son assiduité, ne retirait qu'un bien maigre salaire de ses heures si laborieusement employées.

Avant de passer de ses mains sur la tête de la grande dame, les roses pompons avaient à subir plus d'une destinée.

Fortunée travaillait à façon pour une maîtresse fleuriste qui fournissait elle-même une modeste clientèle.

Entre le consommateur et le créateur se plaçaient ces deux intermédiaires qui se partageaient le plus clair du bénéfice.

Ainsi vont les choses d'ici-bas.

Quoi qu'il en soit, Fortunée, modeste en ses désirs, bornée en son ambition, sans regrets pour le passé, sans souci de l'avenir, n'en faisait pas moins retentir sa mansarde de ses rires et de ses chansons.

L'habitude de fabriquer des fleurs avec de l'étoffe et du papier peint n'avait point éteint en elle le goût des fleurs naturelles.

Au contraire.

Elle possédait un jardin... dont elle était fière.

A Paris où le terrain coûte huit cents francs le mètre carré, les pauvres amoureux de la nature sont industriels et savent se construire à peu de frais une nature factice.

Donc Fortunée s'était fait un jardin... à sa porte... ou, pour mieux parler, à sa fenêtre, au septième étage.

Un jardin suspendu !

Absolument comme cette fameuse Sémiramis, reine de Babylone, dont on nous a tant rabattu les oreilles le bon pédagogue à qui fut confiée le soin de notre éducation.

Vous dire que le jardin était vaste, ce serait mentir.

Or, le premier devoir du romancier, c'est de ne dire que la vérité vraie.

Le jardin de la fleuriste pouvait bien avoir trois pieds en longueur et la moitié en largeur.

Il était pris sur un étroit balcon, taillé dans le toit incliné, et sur lequel s'ouvrait l'unique fenêtre du logis.

La fleur n'était ni riche ni variée :

Un rosier du bengale, un myrte et un géranium plantés dans des pots en terre vernie composaient le parterre aérien.

Deux pieds de volubilis s'échappant d'une mauvaise caisse pourrie, enveloppaient le balcon de leurs festons touffus et grimpaient jusque sur le toit d'où ils retombaient pour former au-dessus de la croisée un berceau de verdure.

Et dans cette voûte de feuillage était enfouie une cage, presque un nid, dans laquelle gazouillait un pinson prisonnier.

Tel était le jardin de Fortunée.

Vous souriez, bons campagnards, qui mesurez par hectares l'étendue de vos domaines.

Mais la navre ouvrière parisienne était plus fière de son balcon fleuri que si elle eût possédé un château ducal avec ses prés, ses parterres, ses potagers, ses étangs et ses bois.

Et puis, de quelle perspective on jouissait du haut de ce nid de fleurs !

En haut, à droite, à gauche, le ciel immense entrecoupé çà et là par la flèche d'une église ou la coupole d'un édifice.

Et tout en bas, à quelques cents pieds au-dessous, la rue pleine de grouillements confus et de bruits discordants dont l'écho affaibli n'arrivait à la mansarde que comme une rumeur lointaine.

Donc Fortunée, malgré sa pauvreté, se fût trouvée pour l'heure aussi fortunée que le

voulait son nom, si elle eût quelqu'un, une sœur, un père, un frère aîné, quelqu'un à qui s'ouvrir, à qui se confier dans ces moments de défaillance et de découragement qu'éprouve toute âme humaine.

Or, un jour, un matin de juillet que le ciel avait étalé tout son azur, et le soleil déployé tous ses rayons, les voisines purent voir, du seuil des portes entr'ouvertes, la fleuriste apparaître dans une toilette inaccoutumée.

Elle portait le vêtement blanc des fiancées ; la couronne d'oranger sur le front, le voile de gaze blanche sur le visage.

Sa figure était radieuse : elle souriait délicieusement de l'étonnement des voisines.

Rien de son prochain mariage n'avait transpiré. La chose éclatait tout à coup comme un éclair d'été, comme une fusée lancée par une main inconnue.

Aussi, derrière ses pas, un conciliabule nombreux se forma-t-il dans la loge de la portière.

— Ah bien ! mère Gibou, en voilà une de surprise !

— Quoi donc, mes enfants ?

— Eh ! notre petit rossignol de là haut qui se marie !

— Je le savais.

— Vous le saviez et vous ne nous en avez jamais rien dit ?

— Chut, mes enfants ; j'avais promis le secret.

— Et sans vous commander, mère Gibou, savez-vous qui elle épouse ?

— Sans doute.

— Vous le connaissez ?

— C'est un ouvrier du quartier.

— Il s'appelle ?

— Pierre Michon.

— Hum ! hum ! reprit une voix ; Pierre Michon, un graveur sur bijoux : connu, connu ! Pauvre petite femme : encore une qui se met dans la misère jusqu'au cou. Enfin, n'importe ; c'est son affaire et non la mienne.

Francis TESSON.

(La suite au prochain numéro.)

## MELANGES

Voici une anecdote relative à l'illustre Gluck, dont on vient de reprendre au Théâtre lyrique, *Iphigénie en Tauride*.

Gluck dînait chez un prince du Saint-Empire. Tandis que les convives s'extasiaient sur la bonne mine d'un pâté monstrueux, il lorgnait et louait à haute voix le plat d'argent sur lequel le pâté avait été servi.

— Gluck, lui dit l'amphitryon, prenez-le et em portez-e chez vous.

C'était un défi, le musicien l'accepta. Il enleva d'un bras vigoureux contenant et contenu, et se retira fièrement, entre la double file des valets, chargé de son butin, qu'il portait avec autant de gravité que si c'eût été la couronne de Charlemagne.

Cette histoire a couru le monde ; celle-ci, qui peint un caractère, est un peu moins connue.

On demandait à l'Eschyle de la musique ce qu'il aimait le plus au monde.

— Trois choses, s'empressa-t-il de répondre : le vin, l'argent et la gloire.

On se récria.

Comment ! lui dit-on, vous faites passer la gloire après le vin et l'argent ? Cela ne saurait être, vous n'êtes pas sincère.

— On ne saurait l'être davantage, répondit Gluck. Avec de l'argent j'achète du vin, le vin éveille mon génie, et mon génie me donne de la gloire ; vous voyez que j'ai bien dit.

## A PROPOS DE ROSSINI

M. Gravier, de la *Patrie*, sans dire ce qu'il adviendra de toute la musique inédite laissée par Rossini, nous apprend ceci :

Madame Rossini a collectionné religieusement la musique que le maître écrivait au jour le jour dans ses longs loisirs, plus féconds qu'on le croit.

Musique de scène, musique d'église, musique de chambre, morceaux pour piano surtout, il y a de tout, car le génie chez Rossini n'excluait pas la facilité, — au contraire !

Enfin, on sera peut-être curieux de savoir ce que l'auteur d'*Otello* pensait des livrets d'opéras contemporains. M. Georges Bell reproduit l'entretien que M<sup>me</sup> Borghi-Mamo eut à ce sujet avec lui.

La cantatrice lui parlait de Verdi et ne dissi-

mulait pas son admiration enthousiaste.

— Vous avez raison, répondait le maître. Verdi est aujourd'hui la plus puissante organisation musicale qui existe. Mais il n'a pas de chance. Moi, quand j'avais la tête et le cœur pleins de chants d'amour, de douces ou sombres mélodies, on me donnait Sémiramis ou Desdémone, sur ce canevas je suivais mon inspiration. Quand Verdi veut faire comme moi, les librettistes lui donnent une mère qui fait rôtir ses petits enfants. Parlez d'amour avec cela ! Desdémone ; n'est plus qu'Azucena. Les librettistes tueront la musique.

## PALAIS DE L'ALCAZAR

Le palais de l'Alcazar inaugure, samedi 26 décembre, les bals masqués de la saison. — Tout le monde à Lyon sait que ces bals sont le rendez-vous de toute notre fashion et que leur réputation s'étend jusque dans la capitale qui nous envie ce magnifique établissement. La direction de l'Alcazar n'a rien épargné pour que ses bals soient cette année plus dignes encore, s'il est possible, que les années précédentes de leur nom de Nuits féeriques — Marc Jandard, qui n'est pas seulement un excellent chef d'orchestre mais encore un compositeur remarquable, conduira la phalange musicale dont les échos de l'Alcazar répercuteront les joyeux accords.

Le carnaval est très court cette année, les amis de la gaité doivent donc s'empresser de profiter du petit nombre de bals qui auront lieu.

Nous ne savons encore quel sort est réservé à l'Alcazar et si cette salle sera reconstruite, mais ce que nous devons et ce que nous pouvons affirmer c'est que toute la population lyonnaise verrait avec douleur disparaître tout à fait cet établissement, le seul à Lyon propice à l'organisation des grandes fêtes musicales et de charité. — Espérons donc qu'il n'en sera rien et que la ville de Lyon possédera toujours, soit à son emplacement actuel, soit ailleurs, son palais de l'Alcazar dont elle est fière à si juste titre.

F. BOILY.

## L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES  
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.